

Nouvelles du longitudinal

Échange entre Alain Degenne et José Rose, animé par Christine Fournier

La sixième édition des Journées du longitudinal (JDL) a rassemblé en mai dernier à Clermont-Ferrand une quarantaine d'intervenants autour du thème « Insertion, transition professionnelle et identification de processus ». Fidèles aux objectifs qu'elles se sont fixés à l'origine, ces JDL visaient l'ouverture de débats sur les notions et les méthodes. Alain Degenne et José Rose nous livrent ici un écho argumenté aux échanges qui, cette année comme les précédentes, ont contribué à capitaliser les avancées des uns et des autres.

Christine Fournier

L'analyse longitudinale est de plus en plus prisée. Comment expliquez-vous ce succès ?

José Rose

Pour reprendre le propos introductif de ces journées, je dirai que les analyses longitudinales sont prisées parce qu'elles ont un objet et une ambition clairement affichés : donner du sens aux trajectoires. Pour autant, elles ont des limites et ne dispensent pas d'un travail de fond sur les notions et les méthodes mises en œuvre. L'outil du longitudinal, par la puissance qu'il autorise, nous renvoie à la question traditionnelle de la recherche : l'écartèlement entre la complexité, la singularité de l'individu et la recherche de tendances, de types, d'idéaux-types.

CF

Pour progresser, l'analyse longitudinale gagne à s'appuyer sur des notions partagées. Les débats ont-ils fait ressortir des points qui soient l'objet d'un consensus ?

JR

Deux points d'appui communs me semblent importants. Un accord apparemment général cèle l'idée que l'insertion est un processus. Certains attachent une

importance cruciale aux termes utilisés : s'agit-il de « processus », de « trajectoires », de « parcours », d'« itinéraires » ? D'autres pas. Bien que ces notions ne soient pas stabilisées, on distingue bien derrière le « processus » plusieurs niveaux d'analyse. S'impose d'abord l'idée d'une simple juxtaposition ou succession d'états. On peut ensuite tenter de repérer comment se sont enchaînées, non pas des états, mais des opérations, des actions. D'autres vont encore plus loin et cherchent à saisir des dynamiques.

Alain Degenne est sociologue et statisticien. Directeur de recherche au CNRS, membre du Lasmias-Institut du longitudinal, ses thèmes de recherche portent sur les réseaux sociaux, le marché du travail et les modes de vie. Il a notamment publié en 1994 avec M. Forsé, *Les réseaux sociaux. Une analyse structurale en sociologie*, Paris, Armand Colin ; et en 1997, avec G. Grimler, M.-O. Lebeaux et Y. Lemel, « La production domestique atténue-t-elle la pauvreté ? », *Économie et statistique*, n° 308-310.

José Rose est docteur d'état en économie et professeur de sociologie à l'université Nancy 2. Il dirige également le Groupe de recherche sur l'éducation et l'emploi (GREE-CNRS Nancy 2). Ses thèmes de recherche portent sur l'accès à l'emploi, la relation formation-emploi et l'expérience. Il a notamment publié en 1998 *Les jeunes face à l'emploi*, Paris, éditions Desclée de Brouwer.

Ces trois niveaux sont assez différents. Ils sont en outre traversés par le sentiment que, dans les parcours, tous les moments ne se valent pas, qu'il y a des moments clefs, des carrefours, des moments où les choses se décident ; tandis que d'autres s'inscrivent dans une relative continuité marquée par des événements, des occasions.

Par ailleurs, l'accord général sur la notion de « processus » n'écarte pas la difficulté à la traduire en termes de mesure, tant au niveau de la collecte de données qu'au stade de leur traitement. Ces mesures sont réductrices – c'est leur rôle – et toute la question méthodologique est de savoir comment parvenir à saisir ce qui n'est, de toute façon, qu'une succession de séquences – même si elles sont nombreuses –, de portions de vie – même si elles sont riches. Toute la difficulté tient dans la manière de rendre compte de cette succession d'instant.

Alain Degenne

Pour en revenir à la notion même d'insertion, personnellement, c'est un terme que j'ai beaucoup utilisé et maintenant je le fais de moins en moins. Il a eu un intérêt, celui de permettre de dépasser l'utilisation systématique du premier emploi comme indicateur, de concevoir que la transition pouvait être plus ou moins longue, plus ou moins directe, plus ou moins difficile. Les typologies de trajectoires ont eu le mérite de nous permettre de regarder des séquences de vie de plus de quatre ans comme un tout, de pouvoir les comparer et en parler. On peut voir ainsi que la durée joue un rôle. Quand on utilise le terme de marché du travail, on garde présent à l'esprit, malgré tous les aménagements que l'on peut faire du concept, l'idée de transactions ponctuelles. Or ce modèle n'est pertinent que pour une partie de la population qui est peut-être la plus importante en nombre mais qui n'est certainement pas celle qui connaît les plus gros problèmes. L'insertion c'est un concept volontariste. Il est utilisé par exemple dans « revenu minimum d'insertion » et cela signifie que pour avoir droit à un revenu minimum, il faut faire des efforts d'insertion. C'est la condition pour avoir droit à la solidarité nationale. Il est donc difficile d'imaginer de débarrasser de ses connotations morales et politiques un terme aussi chargé. Je crois que nous sommes tous plus ou moins prisonniers de l'idée que la norme c'est le plein emploi au sens des années soixante/soixante-dix et que nous devons trouver des facteurs explicatifs des dysfonctionnements.

Or il ne faut pas prendre les modèles pour la réalité et faire comme Raymond Barre quand il était Premier ministre et qu'il incitait les Français à être plus mobiles faute de quoi le marché du travail ne pouvait pas bien fonctionner. Lorsqu'on parle d'insertion on prend là aussi un modèle pour la réalité ce qui rend beaucoup plus difficile de réfléchir à de nouveaux modèles qui permettraient de mieux rendre compte de ce que l'on observe. Donc c'est vrai, collectivement nous avons adopté le terme d'insertion et il a été utile à la réflexion à un moment donné mais je pense qu'il faut maintenant se donner un nouveau regard et que le terme ne doit pas nous créer des œillères. J'aime bien l'idée qu'il nous faut rendre compte d'une succession d'instant ou peut-être d'une succession de séquences de vie de durées variables.

JR

Tout à fait, ce qui nous amène au deuxième point suscitant un consensus général : l'idée que ces parcours sont extrêmement diversifiés. L'évidence est désormais acceptée : il y a autant de parcours que d'individus. Le constat est réjouissant mais ne dispense pas d'une définition de types et de catégories. Il faut surtout repérer les variables qui différencient ces parcours et leurs poids respectifs. Nous avons bien sûr à disposition un certain nombre de modèles qui permettent de hiérarchiser les effets des variables. Nous disposons aujourd'hui de résultats assez robustes sur les effets essentiels de la formation initiale, ceux de variables individuelles (le genre, la situation familiale) et de contexte (économique, politique). Les uns et les autres tentent d'ajouter de nouvelles variables : les aspirations des familles, les réseaux, les voisins, et pourquoi pas l'amour.

AD

Est-ce que dire que les parcours sont diversifiés n'est pas une manifestation du même problème que celui qui touche l'insertion ? Nous ne nous en étonnons que parce que nous avons dans la tête une grille de lecture qui est exagérément simplificatrice. Pour aller vite disons qu'elle comporte d'une part la combinaison d'un modèle d'adéquation formation-emploi avec en plus une idée d'emploi stable, l'ensemble constituant un modèle de carrière, et d'autre part d'un modèle de marché de type néoclassique. C'est le modèle du marché segmenté qui a imprégné toute une génération, hypothèse par rapport à laquelle il est difficile de prendre ses distances.

CF

Hiérarchiser le rôle des variables est une première étape. Dans un deuxième temps, comment interpréter le rôle des variables ?

JR

Par rapport à cela, les instruments de mesure sont relativement neutres, c'est l'usage qui en est fait qui va faire basculer d'un côté ou de l'autre : ces variables sont-elles des éléments de contexte exogènes et peut-on les endogénéiser ? Les considère-t-on comme des déterminants ? des contraintes ? des points d'appui à partir desquels l'individu va construire son parcours ?

Tout ceci nous invite à penser en termes d'interactions. Ce qui est en jeu, c'est la façon dont chaque sujet social s'approprie ou pas les éléments organisationnels, institutionnels de son entourage et des intermédiaires de l'emploi qui viennent ou non infléchir sa trajectoire. Ceci pose naturellement la question de savoir quelle conception on se fait du sujet. D'aucuns ont souligné une certaine hypertrophie du sujet, l'idée d'un sujet tout puissant qui développerait à tout moment une stratégie. C'est sans doute beaucoup plus compliqué. Pour certains, c'est tout juste une tactique, pour d'autres, une capacité d'adaptation ; pour certains, l'individu joue un rôle actif, pour d'autres moins. La manière dont les événements sont vécus est une chose, le sens que l'on donne à ces événements en est une autre. Tout cela mériterait d'être ramassé autour de la question de la décision du sujet : peut-on à la fois reconnaître l'autonomie relative du sujet social et prendre en considération le poids des cadres économiques et sociaux ? Il y a là une difficulté de fond qui n'est pas prête d'être réglée mais qui installe le contexte de nos interprétations.

AD

J'ai souligné combien il est difficile de prendre ses distances par rapport à l'hypothèse du marché du travail segmenté, alors bien sûr je ne puis qu'être d'accord avec José quand il nous invite à réfléchir en termes d'interactions, à considérer que les individus arbitrent dans une situation donnée en fonction de leurs objectifs, de leurs ressources et des contraintes. Ceci dit on ne fait que déplacer la difficulté, car il faut bien alors rendre compte des régularités. Comment se fait-il qu'il y a des niches dans lesquelles on observe un réel fonctionnement du type marché ? Il y a des lieux

où l'adéquation formation-emploi constitue le meilleur modèle. Il faut essayer de comprendre pourquoi.

CF

Le temps et l'expérience ont émergé des débats comme éléments nouveaux. Que ressort-il des discussions ?

JR

Des divergences assez fortes portent sur la notion de temps. Quelle est la nature du temps de l'insertion ? Quelles sont les phases de ces temps ? de ces dynamiques ? Y a-t-il des moments clefs ? des simultanés ? Il y a les temporalités des jeunes, des adultes, des individus ; celles des organisations, de l'économie. Il n'y a aucune raison pour qu'elles se confondent. Lorsqu'on examine les conditions d'accès à l'emploi, on distingue bien un temps court du premier emploi, un temps moyen de la transition, un temps long des carrières. Le temps est aussi un élément de distinction des personnes. La manière dont les individus s'approprient leur passé ou se projettent dans le futur caractérise la personne, au même titre que son âge, son sexe ou sa situation sociale.

Quant à la notion d'expérience, souvent considérée comme allant de soi dans nos analyses quantitatives, elle est plus complexe qu'il n'y paraît. L'expérience n'est pas seulement l'expérience de l'emploi, c'est aussi l'expérience de l'activité voire de l'inactivité. Elle s'acquiert dans la pratique mais exige un retour sur soi. En tout cas, elle joue un rôle essentiel comme en témoigne la singularité des débutants et des débuts de la vie active ou le fort effet de l'ancienneté sur les principaux indicateurs de l'emploi.

AD

Si l'on admet que ce que l'on appelle le marché du travail est en fait un lieu d'interactions dans lequel les partenaires, employeurs et salariés, ont besoin d'information afin de réduire leur incertitude sur le comportement de l'autre, je n'ai aucune raison de considérer *a priori* qu'ils vont négliger une source d'information. Ils en ont en gros trois lorsqu'il s'agit de jeunes :

- la scolarité, les diplômés, on sait que les employeurs utilisent abondamment ce type d'information, c'est la variable fondamentale ;
- les informations et recommandations qu'on peut obtenir d'autres personnes en qui l'on a confiance ;

– les connaissances que l'on acquiert soi-même par l'expérience de l'interaction avec l'autre. Cela c'est ce que l'on prend en compte si l'on se place au niveau des interactions directes mais les milieux professionnels constituent des sociétés au niveau intermédiaire, ils ont des règles, des habitudes, de véritables représentations sociales de ce qu'il convient de faire pour y être reconnu et accepté. Il faut connaître le langage du milieu. On pourra se faire reconnaître sans être nécessairement connu parce qu'on aura une expérience adéquate. C'est l'une des acceptions que l'on donne maintenant au terme de capital social.

Je ne pense pas que les employeurs redoutent d'embaucher des jeunes, les données nous montrent même que les jeunes sortent plus vite du chômage que leurs aînés mais en même temps ils y retournent aussi plus vite. C'est donc qu'on les met à l'épreuve, qu'on les teste et qu'on leur fait en même temps acquérir de l'expérience. Autrement dit les employeurs jouent le jeu, ils prennent un risque limité et ce faisant ils contribuent à une phase de formation généralisée par l'expérience.

C'est là un mode de gestion des risques face à une population de nouveaux entrants, jeunes ou non. Il ne faut pas oublier que de plus nous assistons à une évolution tendancielle vers plus de flexibilité. Les deux hypothèses peuvent être considérées complémentaires.

En n'observant que les jeunes, on s'est privé de disposer de données sur la manière dont sont traités tous ceux qui entrent dans un milieu professionnel donné dans lequel ils n'ont pas d'expérience. Je crois que le modèle est celui de la socialisation plus que celui de l'insertion et ceci doit nous inciter à concevoir des enquêtes pour étudier précisément cet aspect.

CF

Une troisième notion a émergé fortement des débats : le projet. Comment l'envisager ?

JR

Si la notion a un sens, il va falloir la construire... dans un contexte social où nous sommes confrontés à l'idéologie du projet, l'injonction du projet, particulièrement en direction de ceux qui ont le plus de difficultés à en construire un. Le projet est évolutif, incertain, lentement élaboré. Il résulte d'un arbitrage, d'une négociation avec soi-même et les autres. Il intègre des contraintes, une adaptation aux demandes institutionnelles. Peut-être faudrait-il engager une

analyse longitudinale des projets qui permettrait d'examiner les interactions.

AD

L'idée de projet me semble liée à une séquence de vie c'est-à-dire à une période qui a une unité du point de vue de la socialisation. Toute situation qui perdure est plus ou moins acceptée et donc induit forcément des éléments de projet. On pourrait chercher à caractériser chaque séquence par des indicateurs du type capital humain et capital social à l'entrée et à la sortie. La sortie correspond à une bifurcation, à un changement de projet. Il y a quand même beaucoup de gens qui à 40 ans font un métier différent de celui auquel les destinaient leurs études.

Les séquences ont des durées variables. Certains n'en connaîtront qu'une durant leur vie professionnelle.

Nous nous sommes beaucoup attachés à la notion d'emploi. Les données longitudinales nous permettent de voir que le lien entre un employeur et un salarié peut être durable même lorsqu'il n'y a pas d'emploi stable. On connaissait bien le problème pour les saisonniers. Avec la flexibilité le modèle se généralise. On doit prendre en considération l'emploi stable mais aussi le lien durable entre un employeur et un salarié et plus généralement un lien durable entre un salarié et un milieu professionnel dans lequel il est reconnu. Or cela relève de l'approche méso et de la reconnaissance de ces « niches » du marché du travail dans lesquelles on peut tourner. Le temps là est celui des séquences.

CF

Que dire des nouvelles orientations méthodologiques qui se dessinent ?

JR

Un fait s'impose : le longitudinal produit des résultats utiles et robustes. À cela s'ajoute une conviction : l'articulation des méthodes est productive. On peut penser une complémentarité entre les approches individuelles, méso et macro. Reste à le faire et pour cela à choisir entre diverses options. Construit-on préalablement des typologies à partir de données quantitatives et nombreuses pour exemplifier ensuite chaque type par des histoires de vie ? Procède-t-on inversement en utilisant des données qualitatives fines pour construire des typologies plus pertinentes et moins spontanées pour les tester ensuite à l'aide de données plus nombreuses ?

AD

La construction de typologies de trajectoires a été une étape de notre recherche. Nous avons fait coïncider un calendrier tel que nous l'observions avec un parcours. L'idée de bifurcation est absente de cette démarche. De mon point de vue le problème n'est pas technique mais conceptuel. Il ne s'agit pas de trouver de meilleurs outils de classification mais de définir d'autres briques élémentaires pour reconstruire l'édifice. Appelons cela des séquences de vie. Elles ont une unité de sens et sont bornées par des inflexions voire des réorientations dans le projet ou dans le milieu fréquenté, probablement dans la forme du capital humain et du capital social mobilisés.

JR

Il faut ajouter, concernant les orientations méthodologiques, que s'affirme également la volonté de combiner le quantitatif et le qualitatif. L'un et l'autre demandent des professionnalités et des outils différents. L'enrichissement mutuel serait utile. Pour autant, le quantitatif donne-t-il des tendances et le qualitatif la richesse ? Le premier donne-t-il la représentativité et le second la significativité ? Reste que cette opposition fait question car elle masque en fait des oppositions d'une autre nature : petite ou grande population, indicateur mesurable ou non mesurable, données objectives, données subjectives.

Enfin, on peut envisager comme horizon d'enrichir le longitudinal par des approches synchroniques. Cette nécessité n'est pas partagée. Et pourtant les décisions se font toujours à un temps t , dans une conjoncture spécifique, dans des rapports sociaux particuliers. Et cela justifie une analyse du contexte, celui de la personne (son ancrage social et familial) et celui de la société (la situation économique, l'état du marché du travail). Si l'on veut penser en terme de processus, il faut construire les parcours et par conséquent isoler des moments qu'il est nécessaire de nourrir avec les caractéristiques singulières de la personne, celles de l'économie et de la société dans laquelle elle évolue.

Par ailleurs, plusieurs problèmes classiques sont ressortis des débats : le rôle de la mémoire, la question des non-réponses, qui demandent que soient distingués ceux qui ne veulent pas répondre de ceux qui ne savent pas répondre ; le problème du passage des concepts aux indicateurs. Prenons la notion d'expérience. Il faut d'abord la construire théoriquement puis lui trouver un équivalent mesurable : on peut

opter pour l'ancienneté. Mais que perd-on et que gagne-t-on en chemin ? Il faut l'explicitier.

Au stade de l'analyse des résultats, on trouve un autre enjeu méthodologique important : comment conjuguer les séquences, leur durée propre et leur durée globale, l'enchaînement des séquences, les types, les moments de passage, les sauts entre les séquences.

Il faudrait également s'interroger sur les modes de construction des typologies.

Une autre question s'impose fortement, celle de l'interprétation des discours. Que faire du discours de la personne ? Il est à la fois représentation, rhétorique, restitution, reconstruction, expression de soi ou des idéologies du moment. Quels garde-fous mettre en place avant d'interpréter les propos ? Beaucoup s'appuient sur une mise en correspondance de ce qui est dit et de ce qui est fait. Je me suis parfois surpris à penser qu'on pourrait lancer des enquêtes sur les trajectoires où on interrogerait non pas la personne mais quelqu'un de son entourage.

CF

Au cours de ces journées, quelles questions ont, selon vous, été insuffisamment traitées ?

JR

Tout d'abord, le problème des entreprises et des politiques de gestion de la main-d'œuvre. Prenons l'exemple de ce que « Génération 92 » nous dit des effets sectoriels, des mobilités inter et intrasectorielles : c'est extrêmement productif mais pas toujours intégré. Une question a porté sur la prise en compte de la spécialité de la formation : elle est fondamentale car elle permet peut-être de faire le pont avec les politiques de main-d'œuvre. La spécialité peut être articulée avec un type d'emploi, un secteur d'activité. La question, banale, de la spécialité permet ainsi de faire le lien avec le type d'emploi occupé, qui ouvre sur le traitement de questions classiques et centrales comme les formes de déclassement, d'inadaptation.

Un deuxième point laisse insatisfait : la façon de traiter le triptyque « emploi, travail, salaire ». La plupart du temps, ce triptyque est caractérisé par le statut de l'emploi. Bien qu'important, il est extrêmement réducteur.

Que nous dit-il des conditions de travail, des contenus du travail ? Sans un minimum d'informations sur le contenu du travail, comment traiter les progressions ? Comment traiter les déclassements ? Comment analyser la liaison entre la formation acquise et l'emploi ?

Le salaire est également trop souvent oublié. Or, un certain nombre de travaux nous apprennent que se jouent dans les transformations actuelles du rapport salarial des problèmes de statut mais aussi de salaire. Si l'on s'en tient à la situation des jeunes aujourd'hui, on sait qu'elle se caractérise par le chômage, certes, mais aussi par la précarité et la sous-rémunération. Il faut donc essayer de penser ces trois éléments en même temps.

Troisième regret : la relative absence, pour ces Journées au moins, des politiques publiques et des intermédiaires.

Or, les éléments institutionnels pèsent lourdement sur les parcours. Les politiques publiques ne devraient-elles pas avoir pour rôle principal de construire les premières années de la vie ? Dans ce cas, se dégagerait une volonté active ; dans d'autres cas, ces éléments ne seraient que des éléments de contexte, que les individus incorporent plus ou moins dans leurs comportements.

AD

À propos des politiques publiques : la petite communauté de ceux qui ont travaillé sur les enquêtes du Céreq et sur quelques autres et qui se retrouvent régulièrement chaque année a, entre autres choses, montré les limites des politiques volontaristes d'insertion des jeunes. Si l'on admet l'hypothèse d'une phase de socialisation à l'entrée dans le monde du travail, on conçoit bien que les entrepreneurs aient utilisé les moyens qui leur étaient proposés pour faire fonctionner ce processus de formation-sélection et que le soutien de l'État ait pu *in fine* servir l'évolution tendancielle vers une plus grande flexibilité.

La question pour nous n'est peut-être pas tant d'évaluer les politiques publiques que d'inciter les décideurs à porter un autre regard sur la mobilité professionnelle. Il nous appartient de mettre moins l'accent sur les freins au fonctionnement d'un modèle universel d'insertion mais de chercher à dégager les principes d'une dynamique multiforme, sans doute plus complexe, localisée, sectorisée.

CF

Au terme de ces journées, quelles sources de discussions scientifiques entrevoyez-vous ?

JR

Tout d'abord, il y a à préciser quelle population nous intéresse : les jeunes ? les débutants ? les adultes ? les

autres ? Peut-être les catégories d'insertion, et même de transition, constituent-elles aujourd'hui des obstacles à une réflexion sur les temps de l'emploi et les mobilités.

Se pose aussi la question classique des relations formation-emploi. Faisons l'hypothèse que l'enjeu des années à venir est la formation tout au long de la vie, idée tout de même ancienne puisqu'on en parlait, l'OCDE par exemple, dès les années soixante-dix. Ces allers-retours permanents obligeront à réviser la façon dont se conjuguent, s'opposent, s'enrichissent ces temps-là du point de vue des rapports entre conditions d'acquisition de qualifications et mise en œuvre de ces qualifications, conditions de production et d'utilisation de l'expérience.

Se pose également la question des stratifications sociales : quelles partitions sociales, quelles classes sociales retenir ? Il n'est pas suffisant de noter de façon descriptive un effet de l'origine sociale. Comment se jouent, dans les différentes sphères de la vie, les partitions du social ? Comment se déplacent-elles ?

Il faudrait aussi débattre collectivement d'un deuxième ensemble de réflexions : les ancrages théoriques. Les références théoriques ne sont pas toujours explicites et manifestent des postures très différentes allant de l'application d'une théorie à sa remise en cause ou à son prolongement. Elles ouvrent en tout cas la voie à des réflexions nouvelles sur des questions anciennes comme celles des marchés segmentés et de la relation salariale pour les économistes ou celle de la socialisation pour les sociologues. Mais la question principale est celle de l'articulation entre théorie et terrain. Là aussi les postures varient selon que l'un est dans une démarche de type test d'hypothèse ou dans une autre plus inductive.

AD

Où en est-on par rapport à la théorie ? On se doit d'être modeste parce qu'on n'a pas fait beaucoup plus que de prendre ses distances par rapport à certains modèles. Considérer le marché comme un cas particulier dans un foisonnement de formes d'organisation du contrôle des interactions entre employeurs, salariés et intermédiaires est déjà un premier acquis. Reconnaître que ces interactions sont des histoires, qu'elles ont une durée est aussi le résultat de l'accent mis sur l'observation longitudinale.

Il reste à construire les concepts qui permettront de proposer de nouvelles grilles de lecture de nos données et donc de nouveaux questionnaires pour l'avenir.

JR

Pour conclure, je réitérerai un appel à encadrer la notion d'insertion dans celle de mobilité. Ceci permettrait de penser des dynamiques d'ensemble de la personne, d'inscrire l'insertion dans la succession des mobilités, de repérer les effets d'expérience et les progressions éventuelles.

AD

Il faut encadrer la question de l'insertion dans celle de la mobilité dit José, oui à coup sûr. C'est certainement la leçon qu'il faut tirer de tous les travaux sur le

marché du travail. Repartons des mouvements, des interactions qui en sont la base, des conditions dans lesquelles ils se produisent, des séquences de vie dans lesquelles ils sont inscrits en liaison avec un ou des projets. On pourra alors se demander quelles sont les formes de l'insertion.

À Nancy l'accent sera mis sur l'inscription des relations professionnelles dans l'ensemble des autres relations que vivent les individus. C'est encore un aspect de l'analyse qu'il était indispensable de promouvoir. Je suis convaincu d'une chose, c'est que les efforts multiples de ce réseau portent leurs fruits, et c'est donc qu'il faut continuer. ■

